

— *Oh ! vous voici déjà ! s'exclama celui-ci
en la voyant.* (Page 1184).

C. I.

LIVRAISON 153

FRANCOIS DE

17 20

BIBLIOTHEQUE



— les deux volumes de la collection
en la vente de la librairie
L'Édition de la Guyane

Elle commençait à songer à abandonner le dangereux métier d'espionne auquel elle s'était adonnée pour se consacrer de nouveau entièrement au théâtre, ou plutôt au music-hall, de façon à pouvoir voyager continuellement comme elle aimait à faire.

De retour dans sa loge, elle trouva une montagne de fleurs, témoignages d'admiration de ses adorateurs.

Sur un guéridon, bien en évidence, il y avait une très belle potiche remplie de muguet, présent de von Giesel.

Quelques secondes après, le comte Ilitch se présenta.

Sans se préoccuper de la présence de la camériste il prit Amy dans ses bras et se mit à l'embrasser avec passion.

L'aventurière cherchait à se défendre.

— Soyez donc raisonnable ! disait-elle ; nous ne sommes pas seuls !

Le comte Ilitch se mit à rire.

— Cette demoiselle doit en avoir vu bien d'autres, répondit-il sur un ton jovial. Je ne pense pas que le spectacle que nous lui offrons en ce moment puisse effaroucher sa vertu.....

La camériste sourit et dit en se détournant un peu :

— Je ne vois jamais rien Monsieur le comte et je n'entends rien non plus, à moins qu'on me le demande...

— Bravo ! approuva le comte. Je vois que vous êtes une personne très intelligente !

Ce disant il mit une pièce d'or dans la main de la camériste qui s'empressa de sortir discrètement de la loge.

Ilitch revint alors vers Amy Nabot et se mit à l'embrasser avec encore plus de fougue que la première fois :

— Demande-moi tout ce que tu voudras, lui dit-il sur un ton ardent. Je ne serais que trop heureux de te donner une preuve indéniable de la sincérité de mon amour.....

— Vraiment ? dit l'aventurière.

— Certainement..... Aujourd'hui, j'ai longuement pensé à vous et je crois que nous devrions vivre ensemble.

— Pour combien de semaines ?

— Pour toujours.....

— Quelle folie !..... Quel âge avez-vous donc ?

Le comte Ilitch sursauta avec un air offensé.

— Voudrais-tu dire que je suis encore un gamin ? s'exclama-t'il.

— Quelle importance peuvent avoir pour notre amour les quelques années de différence entre ton âge et le mien ?... Pense à Napoléon et à Joséphine...

Amy Nabot se mit à rire.

— Si tu commences à me bombarder avec des exemples classiques, je suis vaincue d'avance ! répliqua-t'elle.

Le comte la prit de nouveau entre ses bras et se mit encore une fois à l'embrasser avec une passion délirante.

En même temps il lui disait :

— Je t'aime !... Je t'adore !... Aucune femme n'avait encore jamais pu allumer en moi la flamme divine de l'amour..... Il ne faut pas que tu m'abandonne, parce que je ne pourrais plus vivre sans toi !... Je suis riche, mon père est un des plus grands seigneurs de Hongrie et je puis mettre des trésors à tes pieds..... Je veux te donner tout le luxe et tout le bonheur que mérite une superbe créature comme toi.....

Amy Nabot l'interrompit avec un sourire indulgent.

— Nous reparlerons de tout cela plus tard, fit-elle ; pour le moment, je n'ai pas de plus cher désir que de sortir de cette loge où on étouffe et d'aller prendre l'air..... Emmène-moi dans un endroit où il y a de la musique et où l'on danse..... J'ai envie de m'amuser un peu ce soir...

— Très volontiers, répondit le comte. Je suis à ta disposition.

Tous deux sortirent ensemble quelques minutes plus

tard et, après s'être promenés un peu sur le Prater ils prirent une voiture pour se faire conduire à un cabaret de nuit en vogue.

Arrivés là, à peine furent-ils installés à une table que le jeune homme commença à donner des signes d'embarras et de nervosité.

Il venait d'apercevoir le conseiller von Giesel qui venait de quitter sa place qu'il occupait à l'autre extrémité de la salle et qui se dirigeait vers eux.

— Bonsoir, ma belle amie ! s'exclama-t'il en s'avancant vers la Française. Comme je suis content de vous voir !.... Je ne me serais jamais imaginé que j'aurais la joie de vous rencontrer ce soir.....

Et il baisa avec ferveur la main que l'aventurière lui tendait.

Puis, sans même avoir accordé un regard au comte Ilitch, il poursuivit avec le plus grand calme :

— Je n'ai malheureusement pas eu le temps d'aller vous admirer au music-hall ce soir.....

Ilitch paraissait être sur le point d'éclater de rage. Néanmoins, quand le conseiller ministériel daigna enfin se tourner vers lui, il s'empessa de s'incliner avec un obséquieux sourire.

— Comment allez-vous ? lui dit von Giesel avec un air condescendant ; il me semble que nous avons les mêmes goûts, vous et moi, puisque nous recherchons tous les deux la compagnie de la même ravissante créature !

Ilitch s'inclina de nouveau sans oser répondre, car il était fort intimidé par la présence du puissant personnage.

Du reste, von Giesel ne paraissait pas du tout disposé à lui laisser le temps de parler.

Se tournant de nouveau vers Amy Nabot, il lui demanda sur un ton à la fois respectueux et autoritaire :

— Voulez-vous me permettre de prendre place auprès de vous, chère amie ?

— Avec grand plaisir ! s'exclama l'aventurière. Monsieur le comte et moi serons très honorés de ce que vous vouliez nous tenir compagnie..... N'est-ce pas, Monsieur le comte ?

— Assurément, répondit le jeune homme avec un pénible sourire.

Et il se leva lui même pour donner une chaise au conseiller.

Von Giesel s'assit auprès d'Amy Nabot et il se mit à lui causer à mi-voix comme s'il avait tout-à-fait oublié la présence du jeune comte. L'aventurière comprenait que le malheureux jeune homme devait souffrir mille morts de se voir traiter de si cavalière façon, et elle avait sincèrement pitié de lui, car il lui était fort sympathique. Mais il s'agissait d'abord et avant tout, de ne point contrarier von Giesel.

Le jour même, l'agent Howorka lui avait encore une fois recommandé avec la plus grande insistance de faire tout ce qu'elle pourrait pour flatter le conseiller et pour obtenir sa confiance ainsi que son amitié, parce que les informations que l'on pouvait obtenir de lui étaient d'une importance tout-à-fait exceptionnelle. Et, afin de mieux l'encourager. L'agent secret lui avait promis une somme infiniment plus considérable que celles qui sont habituellement payées pour des travaux de ce genre.

Or, l'argent était la chose à quoi Amy Nabot tenait le plus au monde. Etant très dépensière, elle avait des besoins énormes.

Mais Ilitch commençait à s'énerver. A chaque instant, son pied venait froter, par dessous la table, celui de l'aventurière et, par des œillades éloquentes, il s'efforçait de lui faire comprendre qu'il la priaît de trouver un moyen de se débarrasser du gêneur.

Amy Nabot ne tenait aucun compte de ce manège qui était pourtant tellement visible que von Giesel ne tarda pas à le remarquer.

Vous voulez quelque chose, mon cher comte ? demanda-t'il avec une cruelle ironie.

Le jeune Hongrois rougit jusqu'à la racine des cheveux et répondit en balbutiant :

— Non, Excellence..... Non..... Rien.... Je vous en prie !

— Serait-ce donc uniquement pour passer le temps que vous faites des expériences de télégraphie sans fil par dessous la table ?..... Allons, ne vous gênez pas..... Si vous voulez dire quelque chose à Madame, dites-le.....

De plus en plus confus, le jeune homme répondit humblement :

— Veuillez m'excuser, Excellence, si je vous ai troublé par un mouvement mal calculé.....

— Par un mouvement inopportun, corrigea le conseiller ministériel en ajustant son monocle afin de pouvoir fixer le malheureux comte avec le maximum possible de hautaine insolence.... Il me semble que vous avez bu un peu trop, mon jeune ami..... Peut-être feriez-vous mieux d'aller vous coucher de façon à être en mesure de reprendre votre service demain matin.....

Cette fois, Ilitch blêmit de rage et il parut sur le point de perdre son sang-froid. Amy Nabot crut qu'il allait gifler von Giesel, mais le conseiller ministériel se détourna tranquillement et se mit à regarder l'aventurière avec son plus gracieux sourire sans se préoccuper de la colère du Hongrois qui devait sans doute lui paraître tout-à-fait négligeable.

D'ailleurs, malgré tout, le pauvre comte n'osa point se rebeller. Tout tremblant de dépit, il se retira, mais il fut consolé de ses déboires par le sourire de véritable tendresse que l'aventurière lui adressa en lui tendant la main. Von Giesel ne voulut pas non plus le laisser partir sur une trop mauvaise impression et il se leva pour prendre congé de lui avec quelques paroles amicales.



CHAPITRE CLXXII.

VAINES TENTATIVES.

— Eh bien, Monsieur le colonel, quelles nouvelles m'apportez-vous ?

Le colonel Picquart s'inclina devant le général Boisdeffre qui venait de lui adresser ces paroles et répondit :

— Je suis venu, mon général, pour vous faire mon rapport au sujet de l'enquête que j'ai entreprise en ce qui concerne le colonel Esterhazy.

Boisdeffre fronça les sourcils.

— Je vous avais pourtant prié de laisser tomber cette affaire afin d'éviter un nouveau scandale, fit-il avec un air mécontent.

— Je le sais, mon général, répondit le colonel sur un ton à la fois énergique et respectueux ; mais je me suis quand même permis de faire quelques recherches parce que j'ai considéré que mon devoir m'y obligeait..... Il va sans dire que je suis prêt à supporter les conséquences de ma désobéissance à vos ordres.....

Le général laissa échapper un soupir et murmura en se laissant retomber dans son fauteuil :

— Il ne s'agit pas de ça, mais, vous ne pouvez pas vous imaginer à quel point j'en ai assez d'entendre parler d'histoires de ce genre..... j'en ai jusque par dessus la

tête..... j'en suis dégoûté, excédé, comprenez-vous ?

— Je comprends très bien, mon général, cependant.

— Enfin, puisque vous êtes venu pour cela, dites ce que vous avez à dire..... Je vous écoute.....

Le colonel Picquart s'assit près du bureau de son supérieur et retira de son portefeuille un papier qu'il se mit à déplier avec un air grave et préoccupé.

Puis il commença à le lire :

« Observations et remarques au sujet du colonel Walsin Esterhazy.

« Le colonel Esterhazy mène une vie extrêmement dissolue et absolument indigne d'un officier supérieur.

Le général interrompit le colonel avec un geste impatienté :

— Ceci est une vérité que nous connaissons depuis longtemps..... C'est déplorable, sans doute, mais enfin, nous n'avons pas le pouvoir de l'empêcher de mener le genre de vie qui lui plaît en dehors de son service..... Et à part cela, avez-vous découvert quelque chose de nouveau.....

— Certainement, mon général, autrement, je ne me serais pas permis de venir vous déranger..... J'ai découvert que le colonel Esterhazy s'est rendu à plusieurs reprises à l'ambassade d'Allemagne....

— Cela n'est pas défendu non plus.....

— Sans doute, mais dans le cas présent, cela me paraît terriblement suspect.....

— Pourquoi ?

— Parce que le colonel va à l'ambassade pour voir le capitaine von Schwartzkoppen, l'attaché militaire.....

— Et après ?... Il est fort possible que von Schwartzkoppen et Esterhazy entretiennent des rapports d'amitié.....

— Non, mon général, cela n'est pas possible..... Le capitaine von Schwartzkoppen n'accorderait certaine-

ment pas son amitié à un homme aussi peu digne de respect que le colonel Esterhazy.....

— Il me semble que vous oubliez que vous êtes en train de parler d'un de vos collègues, colonel.....

— C'est bien là ce que je regrette le plus, mon général..... Je vous assure que cela ne me plaît pas du tout que d'avoir un collègue de ce genre.....

— Restons sur le terrain concret de la question, voulez-vous ?

Le colonel haussa les épaules.

— Que pourrais-je encore vous dire de plus, mon général ? fit-il. Et puis, à quoi bon puisque tout ce que je vous révèle au sujet d'Esterhazy vous semble parfaitement naturel et excusable ?

Boisdeffre sursauta.

— On dirait presque que vous prétendez m'accuser de partialité ! s'exclama-t'il.

— En aucune façon, mon général..... Je n'ai absolument rien dit dans ce sens.....

— Vous n'avez rien dit, mais vous avez beaucoup insinué !

Cette fois le colonel ne répondit point.

Ce n'était pas nécessaire, du reste, car Boisdeffre avait parfaitement bien compris.

Il se leva et fixant sur le colonel un regard irrité, il demanda encore :

— Pour quelle raison avez-vous tant d'animosité à l'égard d'Esterhazy ?..... Il est pourtant bien inoffensif !

— Inoffensif, lui ?..... Vous le croyez encore inoffensif ?

— Certainement... Je sais très bien qu'il est un dévergondé, un coureur de femmes, un joueur et tout ce que vous voudrez dans cet ordre d'idées là, mais je ne trouve pas du tout qu'il y ait lieu de se plaindre de lui en ce qui concerne le service, ni de raisons pour le soupçonner de

toutes les canailleries dont vous aimeriez pouvoir l'accuser.....

— Veuillez me permettre, de vous faire remarquer, mon général, que vous envisagez la question sous un jour absolument faux..... Mon but est uniquement de découvrir le véritable auteur des crimes de trahison qui ont été commis ces temps derniers.....

— Et vous supposez que c'est Esterhazy qui est le coupable ?

— Je ne le suppose pas, mon général, j'en suis convaincu...

— Est-ce qu'il est à son bureau en ce moment ?

— Et bien, faites-le appeler... Nous allons l'interroger...

Picquart sortit un moment du cabinet de travail de Boisdeffre et, appelant un planton, il lui donna l'ordre de prier le colonel Esterhazy de venir.

Quelques instants plus tard, le traître se présenta.

La présence de Picquart parut lui causer une impression plutôt désagréable, mais il sut très bien se dominer et, malgré l'inquiétude qu'il devait vraisemblablement ressentir, il demeura impassible.

— Asseyez-vous, colonel Esterhazy, lui dit le général.

Esterhazy s'inclina et prit un siège.

Boisdeffre continua :

— Nous avons été informé, colonel, de ce que vous meniez habituellement un genre de vie peu compatible avec la dignité qui convient à un officier supérieur de l'armée française...

Puis, se tournant vers Picquart, il lui dit :

— Veuillez rappeler ce qu'il y aurait lieu de reprocher au colonel Esterhazy...

— Bien mon général... Il a été démontré que le colonel Esterhazy passe la plupart de ses nuits dans des éta-

blissements dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils sont peu respectables... En outre, il fréquente ouvertement des femmes avec qui un officier ne devrait pas se montrer en public...

— Vraiment, colonel ? interrompit Esterhazy avec un sourire cynique. Vous craignez sans doute que ces personnes puissent attenter à ma vertu ?

— Mon colonel, riposta Picquart, je ne pense pas que personne puisse encore attenter à votre vertu...

— Vous avez bien raison, répondit le traître sans cesser de sourire. Je ne prétends pas du tout faire le jésuite et je n'ai jamais pensé qu'un officier avait le devoir de vivre comme un moine...

— Moi non plus, mais il n'en est pas moins vrai qu'une certaine décence s'impose, tout au moins extérieurement... Ensuite, il est avéré que vous êtes criblé de dettes...

— Hélas ! soupira Esterhazy en levant les yeux au ciel. La vie est tellement dure pour un officier sans fortune !

— Un officier a le devoir de régler son train de vie selon les moyens dont il dispose...

— Justement... Je ne dispose pas d'autres moyens d'existence que celui qui consiste à faire des dettes...

— Nous ne vous avons pas fait venir ici pour vous entendre plaisanter ! interrompit le général sur un ton sévère.

— Excusez-moi, mon général... Je vous assure que je suis parfaitement conscient de la gravité de la situation... Si je plaisante c'est en quelque sorte malgré moi, par force d'habitude...

— Revenons en aux faits, reprit le colonel Picquart. Quels sont vos rapports avec l'ambassade allemande ?

— Que signifie cette question ?

— Elle exige une réponse...

— Pourquoi ?

— Parce qu'il a été remarqué que vous vous rendez fréquemment rue de Lille...

— Est-ce que vous vous imaginez donc...

— Ce que je m'imagine ne vous regarde en aucune façon... Je vous conseille, dans votre intérêt, de me répondre sans détours...

— Comme vous voudrez, seulement, je tiens à vous faire observer...

— Vous n'avez rien à me faire observer...

A ces mots, le visage d'Esterhazy se crispa de colère. Se levant brusquement, il s'avança vers Boisdeffre et s'exclama sur un ton indigné :

— Mon général, je ne puis pas comprendre que vous permettiez que l'on me parle de cette façon en votre présence... Le colonel Picquart s'adresse à moi comme à un coupable... Je voudrais bien savoir ce que cela signifie... Si l'on me soupçonne d'avoir fait quelque chose qui n'est pas régulier, je demande qu'il soit procédé contre moi conformément aux termes de la loi, mais un interrogatoire à batons rompus comme celui que le colonel prétend me faire subir en ce moment ne peut avoir ni queue ni tête... Je vous prie donc de m'accorder la permission de me retirer immédiatement...

— Soit, répondit Boisdeffre. Vous pouvez disposer, colonel Esterhazy...

Mais Picquart s'interposa énergiquement.

— Mon général, je ne comprends plus ! s'écria-t-il avec véhémence.

— Quoi ?... Qu'est-ce qu'il y a que vous ne comprenez pas ?

— Que vous ne fassiez pas mettre le colonel Esterhazy en état d'arrestation sans attendre une minute de plus...

— Et pourquoi devrais-je le faire mettre en état d'arrestation ?

— Comment, mon général ?... N'auriez-vous pas encore l'impression de ce que le colonel Esterhazy joue un rôle extrêmement louche ?

— Je n'ai pas le droit de me laisser guider par des impressions, répliqua Boisdeffre en fronçant les sourcils. Je ne peux agir que conformément à la raison...

— Et que vous dit la raison ?

— Qu'il ne faut pas pêcher en eau trouble..

Et le général congédia l'officier.

*
**

— Que te voulait donc le général ?

— Seulement me demander quelque chose...

— Quelle chose ?

— Oh, rien d'important... Il s'agissait de bêtises que cet animal de Picquart lui avait raconté sur mon compte...

— Et alors...

— Alors, rien... Je me suis moqué de Picquart qui était présent, et je suis parti...

Le colonel Henry hocha la tête avec un air pensif et préoccupé, puis il murmura :

— Moi, ça m'inquiète, cette histoire-là...

— Je t'assure qu'il n'y a rien à craindre...

— Tu crois donc que tu pourras continuer éternellement de te sauver au moyen de ton effronterie ?

— Certainement... Il n'y a rien de tel que l'effronterie, mon cher !... Avec ça on arrive à tout !... Sois tranquille : le jour où on m'emmènera à Vincennes pour être fusillé, n'est pas encore près de poindre... Mais il y en a un autre qui pourrait bien être fusillé avant moi..

— Qui ça ?

— Picquart !

— Quelle folie !

— Pas tant que ça, mon vieux... Attends et tu verras...

— Qu'est-ce que tu as encore dans la tête ?... Que veux-tu faire contre Picquart ?

— Moi, je ne peux rien faire, mais quelqu'un pourrait me rendre un grand service à ce propos...

— Qui ?

— Toi...

— Je n'en crois rien...

Esterhazy haussa les épaules et alluma une cigarette avec un air insouciant. Il ne cessait de sourire d'une façon ambigüe.

— Tu n'en crois rien pour le moment, mais tu verras que tu ne tarderas pas à être du même avis que moi...

— Je ne comprends absolument rien à toutes tes insinuations... Explique-toi un peu plus clairement...

— Une autre fois...

Henry se mit à le regarder fixement comme s'il avait voulu lire dans sa pensée.

Il se demandait s'il était possible qu'Esterhazy sache que c'était lui qui avait falsifié les fameux documents de l'affaire Dreyfus.

S'il connaissait la vérité, il ne pouvait l'avoir apprise que d'Amy Nabet. Ah, cette maudite créature !... Elle avait réussi à l'entraîner dans une affaire infame et cette infamie pouvait le faire tomber à la merci de ce misérable Esterhazy.

Il fallait absolument arriver à tirer au clair le secret de cette pénible intrigue.

Mais de quelle façon ?

Après être demeuré silencieux et pensif durant quelques instants, le colonel Henry reprit :

— Ecoute-moi, Esterhazy...

— Qu'est-ce qu'il y a ?...

— Je crois vraiment que ce que tu disais tout à l'heure au sujet de ton intention de mettre le colonel Picquart hors de combat n'est pas autre chose qu'une folie.. Je suis convaincu de ce que ce sera toi, au contraire qui finira par te faire prendre...

— Tu crois qu'on va me faire un procès ?

— Oui, et je crois que tu ferais bien de te tenir sur tes gardes...

— Ah ! fit Esterhazy avec un placide sourire.

— Certainement !... Je crois même que le mieux que tu puisses faire serait de te sauver à l'étranger pendant qu'il en est encore temps... Si j'étais à ta place, je t'assure que je n'hésiterais pas une seconde... Je demanderais tout de suite une permission et je partirais pour la Suisse...

— Et qu'est-ce que tu veux que j'aie à faire en Suisse ?

— Te mettre à l'abri, parbleu ! Ce serait peut-être encore le seul moyen de sauver ta peau !

— Comment se fait-il donc que tu t'intéresses à ce point au sauvetage de ma peau ?

— Ce n'est pas le moment de plaisanter, Esterhazy... Moi, je parle très sérieusement...

— Bien... Et quand je serai en Suisse, que devrai-je faire, selon toi ?

— Écrire au ministre et lui faire un aveu complet de tes fautes...

— Merci de ton conseil, mais je n'ai aucune envie de le suivre...

— Pense à ce malheureux Dreyfus !

— Tu as vraiment un bon cœur !... Bravo, mon cher ami, j'espère que tu conserveras toujours ces excellentes dispositions d'esprit !

— Ne dis pas de bêtises...



*D'un geste machinal elle ouvrit l'enveloppe
placée à côté du bouquet de roses... (Page 1167)*

— Je pourrais te dire la même chose... Mais maintenant, je te prie de m'écouter avec calme... En apparence, la situation est très dangereuse pour moi... Dans la réalité, elle l'est beaucoup moins... Il y a déjà un bon moment que nos chers supérieurs se sont aperçus de ce qu'ils se sont mis le doigt dans l'œil, à propos de l'affaire Dreyfus et ça les embête terriblement... Est-ce que tu ne comprends pas que, maintenant ils ne pourraient pas exercer de poursuites contre moi sans commencer par avouer qu'ils se sont trompés la première fois ?... Voilà, mon cher ami, la raison pour laquelle ils me laissent tranquille et pour laquelle ils me ficheront sans doute la paix à l'avenir comme ils l'ont fait jusqu'à présent...

Henry haussa les épaules avec résignation.

— Il est possible que tu aies raison, fit-il sur un ton lugubre.

CHAPITRE CLXXIII.

UN RIVAL TROP PUISSANT

Amy Nabot se trouvait encore une fois dans sa loge en train de se maquiller avant son entrée en scène.

Elle souriait en pensant aux événements de la soirée précédente, mais elle avait quand même sincèrement pitié d'Ulitch qui avait du être terriblement désappointé par l'intervention inopportune du conseiller von Giesel dans son beau rêve d'amour.

Il fallait absolument le récompenser d'une façon ou d'une autre et elle aurait bien volontiers accédé à ses dé-

sirs, heureuse de se sentir aimée d'un homme aussi jeune encore plein de feu et d'enthousiasme. Cela était vraiment quelque chose de nouveau pour elle !

Elle se regardait avec complaisance dans le grand miroir devant lequel elle se tenait debout et qui reflétait tous les détails de son élégante et souple silhouette.

Soudain, la porte s'ouvrit de nouveau et l'aventurière se retourna brusquement.

C'était le comte Ilitch qui entrait. Il jeta son chapeau et ses gants sur une chaise, puis s'approchant d'Amy Nabot, il lui saisit les mains avec enthousiasme, lui baisant les doigts en murmurant des paroles d'ardentes passion.

— Je suis venu te voir parce qu'il faut que je te parle, ma chérie, lui dit-il ensuite. Pardonne-moi si je suis entré de cette façon, mais je n'ai pas pû résister à mon impatience...

Amy Nabot ne put pas répondre parce que le jeune comte ne lui en laissa pas le temps, continuant sur un ton passionné :

— Viens avec moi, ma chérie... Pour l'amour de Dieu ne dis pas que cela n'est pas possible... Personne ne peut te contraindre à danser tous les soirs dans ce théâtre... Tu sais que je suis très riche et que je peux très bien payer le dédit mentionné dans le contrat... Ne te fais pas prier plus qu'il ne faut... Viens tout de suite avec moi !

A ce moment, on entendit une sonnerie.

Amy Nabot s'arracha de force aux bras de son juvénile et fougueux amant.

— Attends-moi un petit moment, lui dit-elle. C'est juste maintenant que je dois entrer en scène...

— Mais tu viendras, n'est-ce pas ? s'écria Ilitch avec angoisse.

L'aventurière lui fit une geste amical de la main et répondit :

— Laisse moi le temps de réfléchir un peu... Je te répondrai après le spectacle...

Ce disant, elle se hâta de sortir de la loge.

Le jeune comte se laissa tomber sur une chaise en poussant un profond soupir. Puis il tira d'un étui d'or une longue cigarette à bout de carton et l'alluma. Le bruit des applaudissements qui saluaient l'entrée en scène d'Amy Nabot parvenait distinctement jusqu'à lui. Il pouvait même suivre le rythme de la musique dont il se mit à battre la mesure d'un mouvement intinctif du pied.

Puis, se laissant aller au fil de sa rêverie, il oublia tout à l'exception de sa belle amie et il se mit à supputer les joies paradisiaques qu'il éprouverait quand elle serait tout à lui.

Du reste, Amy Nabot elle-même, tandis qu'elle dansait devant un public enthousiaste, ne faisait que penser au jeune Hongrois et à la proposition qu'il venait de lui faire.

Puis elle se mit à songer aux importantes dépêches qui devaient être convoyées à Pola et qui, selon toute probabilité, contenaient le fameux document pour lequel le gouvernement français avait offert un prix aussi formidable.

Devait-elle renoncer à une aussi merveilleuse affaire ?

Il lui aurait été bien facile de réussir cette entreprise grâce à son jeune amoureux, mais elle le trouvait tellement sympathique qu'elle éprouvait une grande répugnance à le compromettre.



Après que son numéro fut terminé et qu'elle eût été plusieurs fois rappelée en scène pour recevoir les applaudissements du public, Amy Nabot quitta enfin le plateau

pour regagner sa loge.

Dans un corridor, elle rencontra Howorka qui vint à elle la mine radieuse. Il avait l'air de très bonne humeur et il était vêtu avec une élégance du meilleur ton.

— Je vous ai regardé danser, lui dit-il après lui avoir baisé la main, et je constate que vous devenez plus merveilleuse tous les jours !... C'est un véritable enchantement que de vous voir !... Ça ne m'étonne pas que tant d'hommes deviennent amoureux fous de vous !... Pour un peu, vous me feriez perdre la raison à moi aussi !

Mais l'aventurière ne répondit pas à ces galantes paroles par le fascinant sourire dont elle gratifiait habituellement ceux qui lui adressaient un compliment habilement tourné. Prenant l'agent secret par le bras, elle l'entraîna un peu à l'écart et lui chuchotta à l'oreille :

— Il faut que je vous parle de choses sérieuses... Venez avec moi...

A l'expression du visage d'Amy Nabot et au son de sa voix, Howorka comprit qu'il s'agissait de quelque chose de tout à fait exceptionnel. Sans demander d'explications, il suivit l'aventurière qui le fit entrer avec elle dans une petite pièce tout encombrée de malles et de valises.

Après avoir allumé la lumière, elle regarda soigneusement dans tous les coins afin d'être parfaitement sûre de ce qu'il n'y avait personne.

Howorka suivait ses mouvements avec un air étonné.

— Sapristi ! murmura-t-il. Quel luxe de précautions !... Es-ce donc si grave que ça ?

Sans répondre à sa question, l'aventurière lui demanda :

— Connaissez-vous le comte Ilitch ?

— Naturellement ! s'exclama l'agent secret. Je connais tous les membres du service diplomatique... j'ai rencontré Ilitch à plusieurs reprises et j'ai eû l'occasion de

constater qu'il est remarquablement bien doué pour la carrière... C'est un garçon qui fera rapidement son chemin ?

— Ilitch part ce soir même pour Pola avec des documents de la plus haute importance...

Howorka l'écoutait avec une grande attention.

— Ah ?... Il part pour Pola avec des documents importants ? fit-il.

Puis après avoir réfléchi un moment, il demanda :

— Comment avez-vous fait pour le savoir ?

— C'est lui-même qui me l'a dit ! répondit Amy Nabot. Il est éperduement amoureux de moi...

Howorka se mit à rire.

Ça ne m'étonne pas, après tout ! fit-il. Comment serait-il possible de ne pas être amoureux de vous ?

L'aventurière fronça les sourcils.

— Trêve de compliments, Howorka, dit-elle sur un ton sévère. En ce moment, nous sommes entre collègues et nous devons parler de choses sérieuses... Ecoutez moi bien : Ilitch insiste pour que je l'accompagne...

— Eh bien, c'est parfait... Accompagnez-le... Et, durant le voyage, arrangez-vous de façon à savoir exactement quels sont ces documents si importants qu'il doit envoyer à Pola.

— Evidemment. C'est bien ce que je comptais faire.. Mais comment m'arranger avec von Giesel ?... Car il m'a invité pour ce soir aussi...

Howorka réfléchit un instant, puis il reprit :

— Ne vous préoccupez pas de cela... Von Giesel est entre nos mains et il ne nous échappera pas... Je saurai bien trouver une excuse... D'ailleurs vous pouvez lui raconter vous-même une histoire quelconque.. Dites-lui, par exemple, que vous venez de recevoir la nouvelle de la mort de votre père et que vous êtes obligée de vous absenter pour quelques jours...

— Parfait... C'est une excuse merveilleuse, et, comme je n'ai jamais connu mon père, je peux très bien l'invoquer sans courir le risque d'éprouver des scrupules de conscience.... Mais en ce qui concerne le directeur du théâtre ?

— Encore plus facile... Avec lui il n'y aura même pas besoin de trouver d'excuses parce qu'il est intéressé dans nos affaires et qu'il sera bien content de toucher la somme qui lui revient en pareil cas...

— Par conséquent, vous êtes d'avis que je dois accepter cette invitation du comte Ilitch ?

— Sans aucun doute.. Et je vous souhaite bonne chance...

Ce dialogue s'était déroulé avec une certaine précipitation, parce que la jeune femme devait encore réparaître en scène.

Elle courut donc à sa loge, changea prestement de costume et retourna sur le plateau.

Durant le bref intervalle, elle avait embrassé Ilitch et lui avait dit sur un ton de grande tendresse :

— J'ai réfléchi, mon chéri, et j'ai décidé de jouer ce tour à von Giesel... J'espère que tu vas être content ?

Le jeune Hongrois était absolument fou de joie et il aurait voulu se jeter aux pieds d'Amy Nabot. Mais celle-ci se dégagea rapidement de son étreinte et courut vers la porte en criant :

— A bientôt, mon chéri !... Le devoir avant tout et le plaisir ensuite...

Elle lui jeta encore un baiser et disparut.

Encore une fois, le comte put très bien entendre les applaudissements qui saluaient l'entrée en scène de son amie.

Le cœur plein de joie et le visage radieux, il se promenait de long en large à travers la loge. Une expression de vif enthousiasme apparaissait dans ses yeux et il murmurait sur un ton passionné :

— Elle m'aime !... Maintenant, j'en suis sûr !

Et, tandis qu'il attendait anxieusement le retour d'Amy Nabot, il essayait d'imaginer quelle allait être l'ivresse des jours qu'il allait passer auprès de cette femme qui l'avait fasciné à ce point.

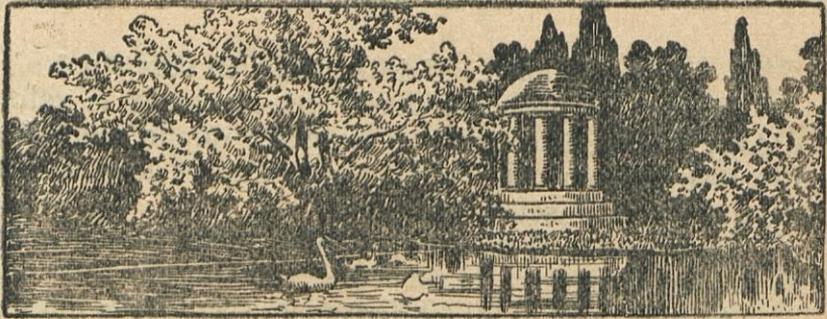
Maintenant, il n'éprouvait plus aucun ressentiment contre son supérieur, le conseiller von Giesel.

Au contraire, il lui était reconnaissant de la mission qu'il lui avait confié et qu'il avait maintenant la certitude d'occuper la première place dans le cœur de la femme qu'ils aimaient tous les deux.

Pauvre Ilitch !... S'il avait pu savoir, à ce moment là, quel était le genre de pensées qui s'agitaient dans l'esprit de sa belle amie !

Mais on sait que l'amour rend incapable de raisonner clairement et le pauvre Ilitch était à peu près aussi aveuglé par l'amour qu'il est possible de l'être.

Ah !... S'il avait pu savoir que celle qu'il adorait n'était qu'une habile espionne qui comptait mettre à profit son ingénuité de jeune homme pour réaliser un de ses plus machiavéliques projets !



CHAPITRE CLXXIV.

LE BUT ATTEINT.

— Madame, il y a dans l'antichambre une jeune fille avec un gros chien qui dit qu'elle vient d'Allemagne et qui demande si vous voulez bien la recevoir.....

Ce fut en prononçant ces paroles que la servante de Lucie Dreyfus s'approcha de sa patronne qui se trouvait près de la fenêtre, plongée dans ses tristes pensées.

Lucie se détourna et son visage s'anima au souvenir de la lettre qu'elle avait reçue de son mari quelques jours auparavant, et par laquelle Alfred lui annonçait la visite de la jeune Alsacienne.

— Faites la entrer, ordonna la jeune femme.

Quelques instants après Leni Røeder pénétra dans le salon.

Elle s'arrêta timidement sur le seuil de la porte et l'on pouvait deviner que son cœur palpitait d'émotion.

Lucie se porta à sa rencontre et lui tendit la main.

— Entrez, Mademoiselle, lui dit-elle sur un ton affable. Je vous attendais...

Leni, qui, déjà en montant les escaliers, avait tiré de son sac le billet d'Alfred Dreyfus, le tendit à l'épouse de ce dernier.

— Mon fiancé, dit-elle, — m'a conseillé de venir

vous voir pour vous demander de m'aider.....

Lucie sourit aimablement à la jeune fille qui paraissait fort intimidée et la pria de s'asseoir auprès d'elle sur le canapé.

— Oui, dit-elle, — j'ai sù par mon mari que Fritz Luders a besoin d'aide..... Comme il a fait preuve d'une grande bonté envers mon pauvre mari en lui donnant la possibilité de m'envoyer de ses nouvelles, je lui en suis très reconnaissante et je serai certainement très heureuse de pouvoir faire quelque chose pour vous aider à revoir votre fiancé le plus tôt possible.

Puis, Lucie prit le billet que Leni lui tendait et sur lequel Alfred avait tracé quelques lignes au crayon.

En voyant l'écriture de son mari les yeux de la malheureuse se brouillèrent et se remplirent de larmes.

Elle demeura quelques instants silencieuse, le regard fixé sur le billet, le cœur étreint d'une terrible nostalgie, tandis que sa pensée se reportait au loin, au delà des mers, auprès de l'homme aimé.

Elle étreignait avec un sentiment de tendresse ce petit bout de papier que les mains du malheureux prisonnier avaient à peine effleuré.

Enfin, elle fixa un regard mélancolique sur Leni Roeder, lui prit les mains et, la regardant avec un air apitoyé, elle lui dit :

— Nous sommes des compagnes de douleur ma pauvre enfant !

Leni baissa les yeux et deux grosses larmes roulèrent sur ses joues.

— Oui, reprit Lucie Dreyfus, après une courte pause. Nous portons toutes les deux le poids d'un amer destin... C'est une angoisse terrible que de devoir vivre loin de la créature que l'on aime..... Vous connaissez mon histoire n'est-ce pas Mademoiselle ?

— Oui, Madame ?... Je l'ai lue dans les journaux et

j'en ai beaucoup entendu parler dans mon pays..

— Et que pensez-vous de mon mari ?

Leni haussa les épaules.

— Je sais qu'il y a beaucoup de gens qui le croient innocent, dit-elle.

Les yeux de Lucie s'allumèrent et elle s'exclama :

— Certainement qu'il est innocent !... Il ne s'est jamais rendu coupable du crime de trahison dont il a été accusé, mais c'est en vain que nous avons lutté contre cette injustice... Mon espérance est, cependant, toujours aussi vivace et je suis persuadé de ce que son innocence sera reconnue un jour ou l'autre.....

Lucie était étonnée elle-même du ton passionné sur lequel elle avait prononcé ces mots.

Elle se tût un instant, se passant la main sur le front, puis elle ajouta :

— Après tout, il est inutile de parler de ça maintenant... Dites-moi comment vous vous appelez.....

Leni Røder avait le visage empourpré.

— Pardonnez-moi si j'ai oublié de me présenter, Madame, fit-elle. Je m'appelle Leni Røder et je suis la fille d'un fermier alsacien...

— Et votre fiancé est aussi de la même région ?

Leni fit un signe affirmatif de la tête et elle se mit à raconter la simple et émouvante histoire de son amour.

Depuis le premier instant où elle s'était trouvée en présence de Mme Dreyfus, elle s'était sentie prise, vis-à-vis de cette dernière, d'une sympathie instinctive et elle ne se sentit donc pas tentée de faire la moindre difficulté pour lui raconter tout ce qui était arrivé.

De temps à autre, Lucie l'interrompait pour lui poser quelque question au sujet de l'aventureux voyage qu'elle venait d'accomplir.

Et, finalement, elle lui dit :

— Vous êtes une petite héroïne, Mademoiselle Leni.

— J'ai fait tout ce que j'ai pu pour mon Fritz, répondit la jeune fille. Je comprends par ses lettres combien il est malheureux et je crains qu'il finirait par se suicider si je ne lui venais en aide. Dans des circonstances comme celles-là, je n'ai plus le droit de penser à moi-même et je vous assure qu'aucun danger ne saura m'effrayer quand il s'agira de faire quelque chose pour aller à son secours.....

Instinctivement, Mme Dreyfus tendit la main à Leni et l'attira doucement vers elle.

— Vous êtes une jeune fille courageuse et vous méritez bien l'amour de votre fiancé s'exclama-t'elle.

Leni hocha la tête et dit avec sincérité :

— Si je n'avais pas eu Karo avec moi, je ne serais probablement pas ici en ce moment..

Mme Dreyfus sourit et se mit à caresser le chien qui était venu se coucher à ses pieds.

— Oui, dit-elle, — dans bien des cas, un animal vaut mieux qu'un homme et il peut être, s'il arrive quelque chose, un ami plus dévoué... Si vous pouviez vous rendre un compte exact des tribulations par où j'ai passé, vous comprendriez peut être que je n'aie plus grande estime pour la race humaine.....

— Je le comprends déjà fort bien, Madame, car j'ai eu, moi aussi, hélas, de bien amères expériences !... Depuis le moment où l'on a soupçonné que Fritz aurait pu être un meurtrier, tous nos amis se sont détournés de nous..... Personne ne voulait plus parler à mon père ni à moi..... Et pourtant, si Fritz avait été meurtrier, ce n'aurait pas été pour un motif méprisable, bien au contraire, puisqu'il ne voulait pas faire autre chose que de me défendre !... Et mon père lui même est très fâché avec moi... Il dit que je suis une mauvaise fille et que je finirai en prison !

— Et, malgré tous ces obstacles qui se dressent en

travers de votre chemin, vous demeurerez fidèle à votre fiancé ? remarqua Lucie en souriant doucement.

— Je l'aime beaucoup, ou, pour mieux dire, je l'aime plus que n'importe quoi au monde, répondit la jeune fille sur un ton passionné. Fritz est tout pour moi... Mon bonheur et mon avenir sont entre ses mains... Tant que j'aurai un souffle de vie en moi, je m'efforcerai toujours de le défendre contre ses ennemis.

— Eh bien, je vous en félicite, Mademoiselle Røeder, et je suis persuadée de ce que votre fidélité aura sa récompense..... Et puisque, jusqu'à un certain point, nous sommes dans le même cas, puisque nous sommes des sœurs de douleur, faites-moi le plaisir de rester chez moi jusqu'à ce que votre sort ait été décidé.....

Leni Røeder se mit à regarder Lucie avec un air étonné.

Ce que Mme Dreyfus venait de lui proposer était tellement inattendu pour elle qu'elle en avait presque la respiration coupée.

— Eh bien ? fit Lucie en la regardant avec un air affectueux. Vous ne voulez pas ?

Oh, Madame !.... Votre bonté est trop grande.... J'en suis absolument confuse.....

— Pas du tout..... Je serai très contente de vous avoir ici... Nous nous consolerons mutuellement et nous tâcherons de nous donner du courage l'une à l'autre..... D'ailleurs, ça vous sera plus facile à vous qu'à moi, parce que votre cas est beaucoup moins désespéré que le mien et votre but plus facile à atteindre... Demain, nous irons à la banque et nous ferons parvenir à cet aubergiste chinois la somme de cinq mille francs..... De cette façon, votre fiancé pourra tenter de prendre la fuite avec toutes les chances possibles de succès.....

— Comme vous êtes bonne, Madame, et combien je vous remercie !

— Vous n'avez pas à me remercier, Leni, parce que, quand on est très malheureux soi-même, il n'existe pas de plus grande consolation que de pouvoir faire un peu de bien aux autres.....

De plus, comme j'ai un peu de fortune, ça m'est bien facile de dépense un peu d'argent de temps à autre pour faire plaisir à quelqu'un.....

— De toute façon, je vous suis profondément reconnaissante, Madame, et mon plus cher désir est de pouvoir vous démontrer un jour ou l'autre que vous n'aurez pas eu affaire à une ingrate.....

CHAPITRE CLXXV

LA COMEDIE COMMENCE.

En sortant du music-hall, Amy Nabot courut chez elle, prépara ses bagages et se fit conduire en toute hâte à la gare.

Tout cela ne lui prit pas plus d'une heure.

L'aventurière était toute radieuse. Elle n'aimait rien de plus au monde que de prendre des décisions précipitées et de les mettre immédiatement à exécution. Ce genre de choses lui causait une joie âpre et intense ; cela lui donnait l'impression de se rajeunir.

Elle avait le visage tout animé par la joie et par l'émotion. A la voir, on aurait dit une jeune épouse qui partait pour son voyage de noces.

Et, dans un certain sens, c'était bien une sorte de voyage de noces qu'elle était sur le point d'entreprendre.

Le comte Ilitch avait pris six billets de première classe, ce qui lui donnait le droit d'occuper un compartiment tout entier avec son amie.

Dès que le porteur eut déposé les bagages dans le filet, le jeune homme tira les rideaux afin d'être entièrement à l'abri des regards indiscrets.

Quand le train se mit en marche, il se laissa tomber aux pieds d'Amy Nabot, lui baisant les genoux avec une passion frénétique.

— Ma chérie !... Mon seul amour ! dit-il. Il me semble que je suis en paradis, parce que, finalement, je suis seul avec toi sans risquer d'être dérangé par ce maudit von Giesel !

Puis il se releva et l'embrassa follement sur le visage et sur la bouche.

— Enfin !.... Enfin !.... Tu es à moi ! disait-il avec extase.

Il tint Amy Nabot serrée contre sa poitrine durant de longues minutes, retenant sa respiration, tandis que son cœur battait à se rompre.

L'aventurière se laissait faire et elle souriait de l'ardente tendresse des baisers de son jeune amoureux. A ce moment, elle oubliait presque que le voyage qu'elle venait de commencer avait, en ce qui la concernait, des motifs tout autres que sentimentaux.

Quant au comte Ilitch, il ne pensait plus du tout à la mission qui lui avait été confiée.

A un certain moment, il proposa à Amy Nabot de s'arrêter à Klagenfurt où, disait-il, un de ses amis possédait un magnifique château.

— Ce sera, expliqua-t'il, — un cadre idéal pour notre idylle d'amour....

— Mais nous n'y serons pas seuls ! objecta la jeune femme.

— Presque ! répondit le comte. Le château est tel-